

A Martine B.

sur la colonne du mur
les noms sont gravés

et sur sa peau, de petites taches de feu

on envoie des messages

le corps
se noie aussi le corps scintille tout autant

on peut toucher l'intérieur

juste à se regarder

au milieu

gorge serrée

il brille de tous feux

mais le cadre s'obscurcit

ce ne sont pas les poussières

qui s'accumulent

derrière la fenêtre

les détails sont éblouissants

en effet

ce qui compte, c'est l'éblouissement

le corps
le silence autour
et les objets

sont aussi vides que nous

l'histoire continue

on raconte que des oiseaux font leur nid dans les airs

j'ai enfin ouvert la porte

elle accompagne l'été de sa mort
déjà au mois d'avril
Mois de juin revenu

le bruit des graviers

le caillou que l'on serre
(24 avril)

il est impossible de voir
plus loin

les mots raturés

un corps à côté
et les mots

il nous est si peu donné

le monde est autour

on cesse de brûler
corps

on passe à la terre

il peut se passer des jours et des jours
avant que l'on découvre le corps

quelqu'un a brûlé
quelqu'un nage

les poches d'air se déplacent
le corps entier nage

dans une rue

les graviers sont jetés
*le monde étroitement
enlacé*

rien ne peut être déplacé

au-dessus
au-dessous
devant
et le passé

bruits d'océan levés
cheveux et os

j'invente toujours

la blancheur

les apparitions

les mains reforment un corps
on ramasse de la terre

son corps tombé
rue K.
juste avant le 24 avril

la terrasse ouverte
et déserte fenêtre bat
devant nous les pots de fleurs desséchées

fragments de la grâce
(suite toujours

je tourne autour
rien ne s'achève

je recommence
je dis quelques mots
je parle encore

c'est moi qui fournis les éblouissements
je fais un pas de plus

le chemin est sans rêve
je garde les autres mémoires

la peau de nos corps très fine

et tout s'entend du dehors

Fabienne Courtade – extraits : *Le même geste*, Flammarion, 2012